

LUMIÈRES LINGUISTIQUES SUR UNE FRONTIÈRE GALVAUDÉE : DE LA COMMUNICATION « NON VERBALE » AUX SCIENCES DU LANGAGE

Matthieu JOSSELIN

Sciences du langage, sciences de l'éducation – Université de Nantes

Résumé : Les travaux des dernières décennies dans le champ d'études de la communication non verbale remettent en cause l'appellation simpliste *non verbal* et mettent en exergue certaines instabilités théoriques concernant sa frontière avec le *verbal*. Explorer les frontières terminologiques en question amène à réfléchir aux enjeux impliqués pour les frontières épistémologiques de la discipline des sciences du langage. En effet, la complexité des phénomènes sémiotiques couverts par la communication non verbale réfute l'opposition terminologique entre le *verbal* et le *non-verbal*, soulignant alors la nécessité d'une intégration systématique de ces phénomènes dans la discipline des sciences du langage, régulièrement confondue avec la linguistique.

Mots-clés : terminologie – communication non verbale – sciences du langage – multimodalité – sémiotique.

Contrairement à ce que certains voudraient nous faire croire, une frontière n'a rien de sacré. Elle est un héritage, plus ou moins légitime, que chaque génération devrait considérer comme questionnable, voire modifiable. (RAPIN, 2005, p. 5)

C'est précisément le caractère réfutable, du moins temporaire de toute frontière que nous inspectons dans cet article. En nous inspirant des enjeux soulevés par la frontière géographique, nous abordons la frontière sémantique sous-tendant la communication non verbale et par extension, la frontière disciplinaire des sciences du langage.

Massifiée depuis l'émergence d'un paradigme d'études en non-verbal à la fin des années 1960¹, l'appellation *communication non verbale* ne cesse d'être utilisée malgré les créations lexicales qui tentent de corriger cette notion aujourd'hui galvaudée. Cette dénomination, en utilisant un référentiel exclusif (non verbal) ne laisse qu'une représentation simpliste de la complexité des phénomènes de communication

¹ Voir MANUSOV et PATTERSON, *The SAGE Handbook of Nonverbal Communication*, p. 11 : « *But the late 1960s and early 1970s was the period of emergence for a broadly visible, respectable, and sustainable field of nonverbal studies.* »

interindividuelle². Dans cet article, nous défendons l'idée qu'une révision de cette frontière sémantique permettrait de plaider en faveur de l'intégration des phénomènes sémiotiques interindividuels comme objets à part entière dans les sciences du langage. Ainsi, il s'agit de s'interroger sur la mesure dans laquelle les études sur les phénomènes multicanaux de la communication permettent une révision des frontières épistémologiques et disciplinaires des sciences du langage. Le développement de cette problématique participe aux réflexions centrées sur le concept de *frontière*, son rôle et ses implications dans la délimitation des sciences du langage.

Dans un premier temps, nous clarifierons les phénomènes sémiotiques couverts par les études sur le *non-verbal* en proposant une typologie de ses manifestations. Dans un deuxième temps, nous exposerons l'instabilité de la frontière entre communications *verbale* et *non verbale*, en démontrant son manque de représentativité de la complexité à laquelle elle fait référence. Nous nous basons à ce titre sur un corpus littéraire majoritairement anglo-saxon qui traite de cette problématique terminologique dans les études sur le non-verbal. Dans un troisième temps, nous étayerons cette réflexion terminologique en revenant sur la distinction entre *langue* et *langage*, afin de proposer une révision des frontières des sciences du langage (telles que représentées en France) avec l'intégration des phénomènes sémiotiques multicanaux dans ses objets disciplinaires. Enfin, nous concluons sur la valeur et les apports du concept de *frontière* dans le cadre de cette réflexion terminologique et épistémologique.

Vers une typologie des phénomènes non verbaux

Avant d'aborder les subtilités lexico-sémantiques de l'appellation *communication non verbale*, il convient de spécifier de façon succincte les différents axes couverts par les études sur ce phénomène et de clarifier les composantes qui les constituent. Cette description typologique est une première étape dans la déconstruction critique de la frontière sémantique et théorique en question, à savoir entre ce qui est *verbal* et ce qui ne l'est pas. Mark Knapp et Judith Hall proposent plusieurs axes repérés dans les études sur le sujet :

The theory and research associated with nonverbal communication focus on three primary units: the environmental structures and conditions within which communication takes place, the physical characteristics of the communicators

² Voir KNAPP et HALL, *Nonverbal communication in human interaction*, p. 5. MOORE, HICKSON et STACKS, *Nonverbal Communication: Studies and Applications*, p. 30. MANUSOV et PATTERSON, *op. cit.*, p. 13.

themselves, and the various behaviors manifested by the communicators (KNAPP et HALL, 2010, p. 7)³.

D'autres auteurs proposent des typologies différentes et tout aussi pertinentes, comme celle de Nina-Jo Moore, Mark Hickson et Don W. Stacks⁴. Nous nous concentrons ici sur celle de Mark Knapp et Judith Hall dans l'optique de dessiner une compréhension suffisante de la complexité des phénomènes non verbaux pour argumenter leur intérêt langagier. Ainsi, les trois catégories auxquelles nous avons recours sont les suivantes : les caractéristiques physiques, les expressions somatiques et l'environnement communicationnel.

Les caractéristiques physiques

Dans ses travaux sur la communication non verbale, Guy Barrier accorde une attention particulière aux caractéristiques physiques des interactants :

Dans les relations sociales, une dimension de la communication ne doit pas échapper à celui qui cherche à convaincre, qu'il s'agisse d'obtenir les faveurs d'un recruteur, d'un client, d'un auditoire ou de toute personne qu'il rencontre pour la première fois : l'apparence. [...] Particularité incontournable de l'image que nous donnons à voir, elle précède la parole et l'accompagne, elle subsiste encore quand nous en avons terminé. (BARRIER, 2008, p. 15)

Comme nous l'exemplifions ensuite, l'auteur entend aussi bien l'impact que peuvent avoir des habits inappropriés lors d'un entretien, un parfum envoûtant pendant un rendez-vous romantique, ou des paumes moites lorsque deux personnes se serrent la main. L'auteur souligne le caractère inéluctable de la mise à disposition d'informations physiologiques sur les individus dans le cas d'une interaction physique (contrairement à une interaction virtuelle), ainsi que la prévalence temporelle de ces informations, qui n'évoluent généralement pas ou que peu du début à la fin de la rencontre. C'est le cas par exemple des vêtements portés, des possibles marques corporelles, tels des tatouages, des cernes, ou des cicatrices). Mark Knapp et Judith Hall ajoutent à ce propos : « *This category covers things that remain relatively unchanged during the period of*

³ « Les théories et recherches associées à la communication non verbale se concentrent sur trois éléments fondamentaux : les structures environnementales et les conditions dans lesquelles la communication prend place, les caractéristiques physiques des communicants eux-mêmes, et les divers comportements manifestés par les communicants » (notre traduction – ainsi que pour toutes les traductions de l'anglais proposées dans les notes).

⁴ MOORE, HICKSON et STACKS, *op. cit.*

interaction. They are influential non-verbal cues that are not visibly movement bound »⁵.

Mark Knapp et Judith Hall semblent dégager deux catégories principales de caractéristiques physiques⁶ :

- les *traits physiques*, comme la silhouette, l'attrait physique (selon les sensibilités individuelles), la taille, le poids, les cheveux, le teint ou la couleur de peau, etc. Les auteurs considèrent les caractéristiques olfactives d'un individu dans cette catégorie ;
- les *attributs accessoires*, pouvant influencer l'apparence physique, comme les vêtements, les lunettes, les postiches, les faux cils, les bijoux, les piercings, et autres objets portés par l'interactant. À ce titre, les auteurs ajoutent des éléments tels que les tatouages, les cosmétiques et maquillages, les cicatrices, les marques commerciales.

D'autres paramètres peuvent cependant influencer la perception de ces caractéristiques physiques. Par exemple, le comportement d'une personne peut renforcer ou contrebalancer les représentations possiblement associées à ses caractéristiques physiques.

Les expressions somatiques

De nombreux types d'expressions somatiques (ou corporelles) se manifestent dans les interactions quotidiennes. C'est d'ailleurs souvent ces éléments qu'évoque l'appellation *communication non verbale* dans la culture commune. Cette catégorie couvre les gestes, les mouvements des membres (des mains, des pieds, des jambes), les postures, les expressions faciales (la bouche, les sourcils, les comportements oculaires, etc.) et tactiles. Mark Knapp et Judith Hall⁷ (p.8-9) proposent une classification relative à la dépendance ou l'indépendance de ces expressions au verbal, comme les gestes idiomatiques (frotter le dos de sa main sur sa joue pour signifier l'ennui, tourner son poing sur le bout de son nez pour signifier l'état d'ébriété, etc.). Ces derniers sont par exemple considérés ici comme indépendants du discours verbal puisque leur occurrence seule suffit à exprimer une information. Les expressions somatiques dites dépendantes sont directement liées au discours verbal ou l'accompagnent :

⁵ KNAPP et HALL, *op. cit.*, p. 8 [« Cette catégorie couvre des éléments qui restent relativement inchangés au cours de l'interaction. Ces indices non verbaux influents ne sont pas dépendants des mouvements »].

⁶ *Ibid.*

⁷ Voir *ibid.*, p. 8-9.

*These movements may accent or emphasize a word or phrase, sketch a path of thought, point to present objects, depict a spatial relationship, depict the rhythm or pacing of an event, draw a picture of a referent, depict a bodily action, or serve as commentary on the regulation and organization of the interactive process*⁸. (KNAPP et HALL, 2010, p. 9)

L'environnement communicationnel

Parmi les divers travaux scientifiques qui traitent de la communication non verbale, Mark Knapp et Judith Hall remarquent qu'une « *increasing attention is being given to the influence of nonhuman factors on human transactions* »⁹. Par exemple, la personnalisation de l'intérieur d'un appartement peut donner des informations sur l'habitant, tout comme l'arrangement mobilier et architectural d'une salle de classe tend à influencer les relations entre enseignant et apprenants. Ainsi, ils retracent deux sous-catégories constituant les structures et conditions de l'environnement interactionnel :

- *l'environnement physique*, représenté par des éléments comme « *the furniture, architectural style, interior decorating, lighting conditions, colors, temperature, additional noises or music, and so on amid which the interaction occurs* »¹⁰. Cette catégorie comprend par ailleurs les *traces d'action* de l'Homme sur cet environnement comme information, qu'elle soit intentionnelle ou non ;
- *l'environnement spatial*, ou la proxémique, qui se concentre sur l'étude de l'utilisation et de la perception de l'espace social et personnel, comme la distance physique ou le degré de formalité, de chaleur, d'intimité, de familiarité, de contrainte.

En bref, à l'instar des typologies sur le *non-verbal* proposées par d'autres auteurs¹¹, celle de Mark Knapp et Judith Hall montre que les études sur le *non-verbal* n'épargnent aucun élément des interactions sociales et représente une pluralité de phénomènes sémiotiques plus vaste que ce que l'appellation dénote couramment. Mais

⁸ « Ces mouvements pourront accentuer ou insister sur un mot ou une phrase, esquisser un cheminement de pensée, désigner des objets présents, décrire une relation spatiale, décrire le rythme d'un événement, faire le dessin d'un référent, décrire une action corporelle ou servir de commentaire sur la régulation et l'organisation du processus interactionnel ».

⁹ *Ibid.*, p.7 [« une attention croissante est portée à l'influence de facteurs non humains sur les interactions humaines »].

¹⁰ *Ibid.* [« l'ameublement, le style architectural, la décoration intérieure, l'éclairage et la luminosité, les couleurs, la température, la musique ou les bruits additionnels, et tout autre paramètre qui définit la situation d'interaction »].

¹¹ MOORE, HICKSON et STACKS, *op. cit.*

dans quelle mesure cette pluralité s'oppose-t-elle au verbal ? Et quelle est sa place dans les études sur le langage ?

Vers une révision terminologique de la communication *non verbale*

Les fondations principales du champ d'études en *non-verbal* ont été construites durant les années 1950, notamment avec les travaux de Ray Birdwhistell (1952), George L. Trager (1958) et Edward T. Hall (1959) :

*[Their work] illustrated the belief that nonverbal codes had a structure similar to a linguistic code. About 1968, Birdwhistell modified his approach, going beyond a purely linguistic analysis and maintaining that some, but not all, nonverbal behavior had an organization like language*¹². (MANUSOV et PATTERSON, 2006, p. 9-10)

Une décennie plus tard, R. Birdwhistell est revenu sur son approche, débordant le cadre linguistique de son analyse, en conservant cependant l'idée qu'au moins une partie de ces comportements non verbaux montraient une organisation s'apparentant à celle de la langue¹³. Le référentiel exclusif *non verbal* établit pourtant une frontière sémantique et théorique entre ce qui relève du verbal et le reste des phénomènes sémiotiques. Cependant, comme l'énoncent Nina-Jo Moore, Mark Hickson et Don W. Stacks, « *the nonverbal form of communication is more complex than the term denotes* »¹⁴.

Dans une perspective linguistique, ce référentiel comme point d'ancrage implique tout acte ou phénomène évoquant du sens et ne relevant pas de l'acte de parole. Ainsi, cette appellation comprend un champ très vaste d'éléments communicationnels. La difficulté reste de lister ces actes non verbaux et de les regrouper sous une dénomination dénotant ce qu'ils partagent, et non ce qu'ils ne sont pas. Le problème de cette définition, c'est qu'outre l'option de commodité terminologique, elle ne permet pas de représenter la complexité du phénomène. En effet, dissocier les phénomènes verbaux de ceux qui ne le sont pas n'est techniquement pas représentatif des fonctions langagières, ce qu'argumentent Mark Knapp et Judith Hall :

First, we need to understand that separating verbal and nonverbal behavior into two separate and distinct categories is virtually impossible. Consider, for

¹² [Leurs travaux] ont illustré ce postulat que les codes non verbaux avaient une structure similaire à un code linguistique. »].

¹³ MANUSOV et PATTERSON, *op. cit.*, p. 9-10.

¹⁴ MOORE, HICKSON et STACKS, *op. cit.*, p. 1 [« La forme non verbale de la communication est plus complexe que ce que l'expression dénote »].

example, the hand movements that make up American Sign Language, a language of the deaf. These gesticulations are mostly linguistic (verbal), yet hand gestures are often considered behavior that is “other than words”¹⁵. (KNAPP et HALL, 2010, p. 5)

Ainsi, la difficulté à distinguer nettement les deux phénomènes se renforce au vu des fonctions linguistiques que peuvent avoir les gestes utilisés dans le cadre des langues signées. À ce propos, David McNeill note la complémentarité discursive qui peut être observée entre des éléments verbaux et non verbaux :

Very often a gesture reflects a discourse function while the sentence does not, or does not clearly enough for an onlooker to notice it without having the function revealed in the gesture first. Thus, gestures show something about the process of narration that would be missed if only the speech channel were regarded as the vehicle of narrative. Thus, gestures show something about the process of narration that would be missed if only the speech channel were regarded as the vehicle of narrative. Moreover, while gestures refer to discourse structure they also are integral parts of the utterances they appear with. From this we can infer that utterances themselves include references to discourse as an integral part of their being¹⁶. (McNEILL, 1996, p. 183)

Par exemple, un doigt pointé sur un endroit du paysage environnant permettra de compléter par une information déictique visuelle un énoncé tel que *Regarde, c'est là*. La description faite par l'auteur met en lumière la relation que les communications verbale et non verbale peuvent entretenir. Cette relation apparaît d'autant plus intriquée et complexe à la lumière des études sur les organisations neurologiques des diverses formes d'expression langagière. À ce sujet, il est essentiel de garder à l'esprit l'amalgame terminologique induit par le regroupement *communication non verbale*. Ce dernier estompe en effet les frontières catégorielles lorsqu'on appréhende les phénomènes qu'il réunit. Les études menées en neurolinguistique peuvent nous permettre de cerner plus clairement les limitations de cette catégorisation. Par exemple, David McNeill souligne la nécessité de revenir sur la terminologie de la communication non verbale quand il explique le parallélisme entre certaines aphasies

¹⁵ D'abord, il est nécessaire de comprendre que la séparation des comportements verbaux et non verbaux en deux catégories distinctes est virtuellement impossible. Considérons, par exemple, les mouvements de main qui constituent la langue des signes américaine (la langue des sourds). Ces gestes sont principalement linguistiques (verbaux), et pourtant les gestes de la main sont souvent vus comme des comportements qui ne sont pas des mots ».

¹⁶ « Très souvent, un geste traduit une fonction du discours quand la phrase ne le fait pas, ou quand elle ne le fait pas assez clairement pour qu'un interactant le remarque sans que la fonction ne soit d'abord révélée par le geste. Ainsi, les gestes indiquent ce qui manquerait au processus narratif si la parole était considérée comme seul canal d'expression de la narration. En plus de faire référence à des structures discursives, les gestes font parties intégrantes des énoncés qu'ils accompagnent ».

(dysfonctionnements cognitifs de diverses compétences langagières) et des troubles relatifs au langage non verbal :

These distinctions between the different types of communicative manual actions are crucial. Not only do the different types of movements bear different logical and behavioral relations to speech, they also are affected differently following cerebral lesions. Thus highly codified sign languages such as ASL may be disrupted in ways that result in sign aphasias much like the aphasias observed in speaking patients¹⁷. (Ibid., p. 38)

L'occurrence simultanée observée entre certains troubles gestuels et déficiences verbales indique une corrélation neurologique dans les processus discursifs, provoquant par exemple une incapacité à exprimer un mot ou une expression ainsi que le geste correspondant. Cette relation soutient l'idée d'une frontière sémantique confuse entre le *verbal* et le *non-verbal*, d'autant plus que nous avons montré l'étendue des phénomènes sémiotiques concernés par l'appellation. On comprend alors les enjeux sous-tendant la critique de cette dénomination, en dépit de sa commodité terminologique. Il est crucial de rappeler que le *non-verbal* a été un point de départ nécessaire pour se distancier de l'héritage d'une approche principalement linguistique, afin d'appréhender et de décrire la totalité de la situation interactionnelle. Mais par la suite, de nombreux chercheurs (ex : Harrison et Knapp, 1972 ; Kendon, 1981 ; Manusov et Patterson, 2006) ont incité un changement en faveur d'approches inclusives, multimodales, interactives et processuelles de la recherche sur les différentes sémiotiques particulières. Cette vision inclusive de la communication fait écho au postulat de Paul Watzlawick, qui affirme que « *we cannot not communicate* »¹⁸. Tout phénomène sémiotique serait alors *langage* potentiel mais cette inclusion sémantique dépend de la définition qu'on lui attribue. L'appellation *verbal* ferait référence à la *langue*, mais la frontière sémantique avec le *non-verbal* montre des faiblesses théoriques, comme démontré plus haut. Il s'agit alors de s'interroger sur les termes *langue* et *langage*, afin de situer ces phénomènes sémiotiques dans la 7^e section du Conseil National des Universités intitulée précisément *sciences du langage* (et non pas *de la langue*).

Quelles sont donc les distinctions sémantiques entre les termes *langage* et *langue* ? Comment un phénomène dit *non verbal* trouve-t-il sa place dans le paradigme des sciences du langage ? Quels sont les enjeux théoriques et épistémologiques

¹⁷ « Ces distinctions entre les différents types d'actions manuelles communicatives sont cruciales. Non seulement les divers types de mouvements entretiennent différentes relations logiques et comportementales avec la parole, mais ils sont aussi affectés différemment selon les lésions cérébrales. Ainsi, les langues des signes hautement codifiées, telles que la langue des signes américaine, peuvent être perturbées et entraîner des aphasies équivalent à celles observées chez les patients parlants ».

¹⁸ WATZLAWICK, *Une logique de la communication*, p. 30 [« on ne peut pas ne pas communiquer »].

impliqués par le choix de l'appellation *langage non verbal* ? C'est à ces questions que nous nous efforçons de répondre dans la prochaine partie.

Une dichotomie fondamentale : entre langage et langue

Nonobstant la centralité des concepts opératoires de *langue* et *langage* en sciences humaines, l'absence de définitions consensuelles dénote une pluralité de positionnements épistémologiques (Benveniste, 1966 ; Ducrot, Schaeffer & Abrioux, 1995 ; Moeschler & Auchlin, 2000 Saussure, 1987). Cependant, la distinction entre ces deux termes est intrinsèquement liée aux formes lexico-sémantiques du français. Bien que les réflexions saussuriennes ne se soient pas autant développées dans la linguistique anglophone (pour cause de cette absence de lexique distinctif), et que les évolutions épistémologiques anglophones et francophones se soient différenciées, on retrouve des questionnements similaires à la problématique des frontières sémantiques du terme anglais *language* dans les travaux d'auteurs comme Knapp et Hall (2010), Kendon (1981), Hall (1973) et Birdwhistell (1952, 2002).

Afin de clarifier les bases théoriques de cette étude, il convient tout d'abord de se pencher sur la dichotomie sémantique relative aux concepts de *langage* et de *langue*. Au vu de l'absence de consensus définitoire, nous retraçons ici les spécificités de ces contextes pour lesquels nous retiendrons une définition représentative des réflexions théoriques et épistémologiques suscitées par notre problématique.

Parmi les définitions existantes, nous notons, dans certaines approches, une distinction d'ordre vertical, comme le présentait Ferdinand de Saussure, dans son cours de linguistique générale :

Mais qu'est-ce que la langue ? Pour nous elle ne se confond pas avec le langage ; elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle, il est vrai. C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. » (SAUSSURE, 1985, p. 25)

Dans cette définition, la relation entretenue par les deux termes définit précisément leurs spécificités : la *langue* s'inscrit dans la grande catégorie représentée par le *langage* et constituerait, selon l'auteur, un dérivé de ce dernier. Selon les propos de Ferdinand de Saussure, le langage serait ainsi défini :

Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité. (*Ibid.*)

Ce qu'il évoque dans sa définition du langage est un tracé fondamental des problématiques théoriques, disciplinaires et épistémologiques qui vont prendre forme par la suite. Le langage serait intrinsèquement hétérogène, ambigu, voire inclassable, en ce qu'il semble former un continuum d'événements sémiotiques qu'on ne saurait délimiter. Il s'agirait d'un système complexe se caractérisant par tous les moyens d'expression et de communication qu'il regroupe. La langue est donc le produit du langage, mais comme nous l'avons évoqué au sujet du verbal, ces frontières définitoires ne sont pas aussi claires. Cette différenciation est plus ou moins pertinente selon le degré de complexité dans la combinaison d'unités signifiantes et des énoncés qui en émergent, qu'ils soient locutoires, perlocutoires ou illocutoires. En d'autres termes, les histoires que suscitent en nous les signes (visuels ou phonatoires, par exemple) que nous percevons dans notre environnement (quel que soit leur degré d'intentionnalité et de conscience) ne font pas toujours la distinction entre ce qui est verbal et ce qui ne l'est pas.

Oswald Ducrot, Jean-Marie Schaeffer et Marielle Abrioux nous donnent quelques exemples de ce que recoupe le langage, et soulignent parallèlement les questions que nous venons d'évoquer :

Nous continuons de donner au mot *langage* le sens restreint – et banal – de « langue naturelle » : non celui, fort répandu de nos jours, de « systèmes de signes ». Il ne sera donc pas question ici, sauf pour des comparaisons, ni des langues documentaires, ni des différents arts considérés comme langages, ni de la science prise pour une langue bien ou mal faite, ni du langage animal, gestuel, etc. (DUCROT, SCHAEFFER et ABRIOUX, 1995, p. 7-8)

Bien qu'ils s'en distinguent clairement, les auteurs mentionnent une définition courante du langage, à savoir un « système de signes » multisensoriel et multiforme, comme le précisait précédemment Ferdinand de Saussure. Cette opposition sémantique et théorique dénote, de la part des auteurs du *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, un souci de clarté quant au phénomène étudié, explicité dans les propos suivants :

La raison principale de cette restriction est la suivante : en quittant le terrain du verbal, nous aurions été obligés de traiter d'un objet dont les limites sont difficiles à fixer et qui risque, de par son indétermination même, de coïncider avec celui de toutes les sciences humaines et sociales – sinon de toutes les sciences en général. Si tout est signe dans le comportement humain, la présence d'un "langage", en ce sens large, ne permet plus de délimiter un objet de connaissance parmi d'autres. Une telle extension du mot « langage » aurait impliqué l'affirmation d'une identité principielle entre les différents systèmes de signes ; nous nous sommes refusés à ériger cette hypothèse au rang de postulat. (*Ibid.*)

Les implications d'une définition inclusive des différents systèmes signifiants dans la terminologie *langage* amènent donc Oswald Ducrot, Jean-Marie Schaeffer et Marielle Abrioux à mettre en exergue un enjeu majeur : la difficulté d'appréhender un objet de connaissance dans toute la complexité de ses manifestations, tout en parvenant à en dépeindre une typologie claire, conceptualisée et intelligible. Quand ils évoquent le « terrain du verbal », la réflexion terminologique se restreint au référentiel linguistique. Ce point de vue écarte volontairement tout autre phénomène sémiotique et tend à isoler et dissocier l'essence de son objet disciplinaire, afin de se démarquer de tout autre paradigme scientifique. Le risque serait, selon eux, de perdre toute possibilité d'identification disciplinaire de la réalité signifiée par *langage*, qui ferait en ce sens référence à une multitude indénombrable de systèmes de signes. Cependant, à la lumière des connaissances sur les phénomènes sémiotiques et leurs interactions complexes, on sait que la réduction des sciences du langage à l'étude dudit verbal nous limite dans notre compréhension des phénomènes langagiers. C'est d'ailleurs ce que souligne Jean-François Dortier :

Au milieu de cet immense champ que représente l'étude des signes, c'est le domaine du verbal qui a été très largement privilégié à travers la linguistique [...], au détriment peut-être d'autres types de langage, qui n'ont pas bénéficié de la même faveur des chercheurs. (DORTIER, 2010, p. 60)

Quand Oswald Ducrot, Jean-Marie Schaeffer et Marielle Abrioux réagissent à cette définition inclusive et risquée du terme *langage*, ils soulignent un enjeu fondamental directement associé à la frontière sémantique et disciplinaire, à savoir la définition de l'identité disciplinaire, ces deux concepts étant intimement liés. Critiquer la frontière théorique entre *verbal* et *non verbal*, avec cette définition saussurienne du concept de *langage*, amène à l'inclusion des divers phénomènes sémiotiques comme objets à part entière des sciences du langage, redessinant ainsi les frontières épistémologiques de la discipline et rappelant les propos de Ferdinand de Saussure :

On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* [...] ; nous la nommerons *sémiologie* [...] Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains. (SAUSSURE, 1985, p. 33)

Les sciences du langage ne se limitent donc pas à l'objet linguistique, mais intègrent alors les phénomènes de sens dans les interactions sociales. Les craintes relatives à l'immensité du champ d'études que représenterait la sémiotique comme

discipline sont légitimes, de par leur souci de cerner un ensemble épistémologique clair, mais Jean-Marie Klinkenberg précise à ce sujet :

Si elle n'a pas d'objet propre, la sémiologie ou sémiotique a toutefois des objets privilégiés. Mais ce privilège est accidentel, et non essentiel : si des faits comme le récit ou l'image visuelle semblent aujourd'hui être de bons objets sémiotiques, c'est à la fois parce que les méthodes mise^[sic] au point par la discipline se sont révélées particulièrement fécondes dans leur cas, et parce que ces phénomènes n'avaient jusqu'ici pas fait d'approches parentes de celle de la sémiotique. Car les frontières entre les sciences sont souvent tracées par les hasards de l'histoire. (KLINKENBERG, 1996, p. 20)

Cette prédominance « accidentelle » de la linguistique dans l'étude des faits langagiers fait écho au propos de Jean-François Dortier cité plus haut. La linguistique ne serait qu'une sémiotique particulière ayant atteint un niveau élevé de complexité et de précision, sans pour autant prévaloir sur les autres sémiotiques particulières, que pourraient représenter les expressions somatiques, l'environnement communicationnel ou l'apparence physique. Le transfert des outils et fonctions découverts dans l'étude de la langue sur les autres sémiotiques particulières doit cependant être mesuré :

[À] toujours prendre la langue pour modèle, on pourrait aboutir à ne plus s'occuper que des pratiques de signification et de communication très proches de cette langue. Enfin, la priorité historique dont jouit la linguistique ne lui confère aucune supériorité en hiérarchie ou en dignité : en droit, la langue ne constitue qu'une sémiotique parmi d'autres. Ce qu'avait bien vu Saussure, le fondateur de la linguistique moderne, lorsqu'il écrivait : « les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique ». (*Ibid.*, p. 25)

Jean-Marie Klinkenberg nous invite ici à repenser l'appréhension et l'étude des phénomènes sémiotiques en explorant leur multimodalité et en reconnaissant la place due à chacune des sémiotiques particulières dans l'ensemble des sciences du langage.

Conclusion

La frontière est une fiction, puisque construite par l'homme, qui segmente et resegmente les réalités dans lesquelles il évolue, qu'elles soient concrètes ou abstraites. Il en va de même pour les frontières disciplinaires dont nous héritons aujourd'hui, puisqu'elles sont le produit des efforts de tous ceux qui se sont attelés à construire leurs champs de connaissances.

Quel que soit le degré de complexité de la multimodalité du langage, nous devons continuer, avec une pensée plus critique que jamais, d'en explorer les manifestations, sous l'éclairage légitime et indéniable de chacune de nos perspectives

disciplinaires et épistémologiques. Cette exploration doit reconnaître et prendre en considération « [the] complete and intimate interpenetration of language and non-language »¹⁹ en observant les expressions verbales et non verbales co-occurentes. Prendre conscience des frontières terminologiques et disciplinaires et de leur artificialité permet non seulement d'aborder les enjeux théoriques et épistémologiques qu'elles sous-tendent avec un rationalisme critique, mais amène ainsi à considérer des perspectives différentes pour aborder des phénomènes tels que les manifestations multimodales du langage.

Dans le cas de cette problématique, il y a déjà bien une reconnaissance de l'importance des objets *non verbaux* dans les recherches actuelles, mais ils ne sont pas encore acceptés de façon consensuelle comme objets des sciences du langage à part entière. Notre travail ici a pour objectif de nous essayer à cette vision critique, sans aucun doute risquée, afin de garder un œil ouvert sur les potentielles frontières et identités disciplinaires de demain.

Bibliographie

- BARRIER, Guy. *La communication non verbale : comprendre les gestes, perception et signification*, Issy-les-Moulineaux, ESF, 2008.
- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- BIRDWHISTELL, Ray, *Kinesics and Context: Essays on Body Motion Communication*, Philadelphia : Scholarly Book Services Inc., 2002.
- DORTIER, Jean-François (dir.), *Le langage. Introduction aux sciences du langage*, Auxerre, Sciences Humaines, 2010.
- DUCROT, Oswald, SCHAEFFER, Jean-Marie et ABRIOUX, Marielle, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éd. du Seuil, 1995.
- HALL, Edward T., *The Silent Language* [1959] ; New York : Anchor, 1973.
- KENDON, Adam (dir.), *Nonverbal Communication, Interaction, and Gesture*, The Hague ; New York : Mouton De Gruyter, 1981.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles : De Boeck & Larcier, 1996.
- KNAPP, Mark. L. et HALL, Judith. A., *Nonverbal communication in human interaction* [1972], Boston : Wadsworth, Cengage Learning, 2010.
- LYONS, John, *Human language*, dans Robert A. Hinde (dir.), *Non-verbal communication*, New York : Cambridge University Press, 1972, p. 49-85.
- MANUSOV, Valerie L. et PATTERSON, Miles L., *The SAGE Handbook of Nonverbal Communication*, Thousand Oaks : SAGE Publications Inc., 2006.

¹⁹ LYONS, in MANUSOV et PATTERSON, *ibid.*, p. 9 [« [l'] interpénétration complète et intime de la langue et de la non-langue »].

McNEILL, David, *Hand and Mind, What Gestures Reveal about Thought*, Chicago : University of Chicago Press, 1996.

MOESCHLER, Jacques et AUCHLIN, Antoine, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris : Armand Colin, 2000.

MOORE, Nina-Jo, HICKSON, Mark et STACKS, Don W., *Nonverbal Communication: Studies and Applications* [2003], New York : Oxford University Press, 2013.

SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale* [1916], préf. et éd. de Charles Bally et Albert Sechehaye, avec la collaboration d'Albert Riedlinger, éd. critique de Tullio De Mauro, postface de Louis-Jean Calvet, Paris : Payot, 1985.

WATZLAWICK, Paul, *Une logique de la communication*, Éd. du Seuil, coll. « Points Essais », Paris, 2014.